

# Filles

I

Bonne simple fille des rues  
Combien te préféré-je aux grues

Qui nous encombrent le trottoir  
De leur traîne, mon décrottoir,

Poseuses et bêtes poupées  
Rien que de chiffons occupées

Ou de courses et de paris  
Fléaux déchaînés sur Paris !

Toi, tu m'es un vrai camarade  
Qui la nuit monterait en grade

Et même dans les draps câlins  
Garderait des airs masculins,

Amante à la bonne franquette,  
L'amie à travers la coquette

Qu'il te faut bien être un petit  
Pour agacer mon appétit.

Oui, tu possèdes des manières

Si farceusement garçonnières

Qu'on croit presque faire un péché

(Pardonné puisqu'il est caché)

Sinon que t'as les fesses blanches

De frais bras ronds et d'amples hanches

Et remplaces que tu n'as pas

Par tant d'orthodoxes appas.

T'es un copain tant t'es bonne âme,

Tant t'es toujours tout feu, tout flamme

S'il s'agit d'obliger les gens

Fût-ce avec tes pauvres argents

Jusqu'à doubler ta rude ouvrage,

Jusqu'à mettre du linge en gage !

Comme nous t'as eu des malheurs,

Et tes larmes valent nos pleurs

Et tes pleurs mêlés à nos larmes

Ont leurs salaces et leurs charmes,

Et de cette pitié que tu

Nous portes sort une vertu

T'es un frère qu'est une dame

Et qu'est pour le moment ma femme...

Bon ! Puis dormons jusqu'à potron-  
Minette, en boule et ron, ron, ron !

Serre-toi que je m'acoquine  
Le ventre au bas de ton échine

Mes genoux emboîtant les tiens  
Tes pieds de gosse entre les miens.

Roule ton cul sous ta chemise  
Mais laisse ma main que j'ai mise

Au chaud sous ton gentil tapis.  
Là ! Nous voilà cois, bien tapis.

Ce n'est pas la paix, c'est la trêve.  
Tu dors ? Oui. Pas de mauvais rêve.

Et je somnole en gais frissons,  
Le nez pâmé sur tes frissons.

## II

Et toi, tu me chausses aussi,  
Malgré ta manière un peu rude  
Qui n'est pas celle d'une prude  
Mais d'un virago réussi.

Oui, tu me bottes, quoique tu

Gargarises dans ta voix d'homme  
Toutes les gammes de rogomme,  
Buveuse à coudes rabattus !

Ma femme ! Sacré nom de Dieu !  
À nous faire perdre la tête  
Nous foutre tout le reste en fête  
Et, nom de Dieu, le sang en feu.

Ton corps dresse, sous le reps noir,  
Sans qu'assurément tu nous triches  
Une paire de nénais riches  
Souples, durs, excitants, faut voir !

Et moule un ventre jusqu'au bas  
Entre deux friands haut-de-cuisse,  
Qui parle de sauce et d'épice  
Pour quel poisson de quel repas !

Tes bas blancs — et je t'applaudis  
De n'arlequiner point des formes-  
Nous font ouvrir des yeux énormes

Sur des mollets que rebondis !

Ton visage de brune où les  
Traces de robustes fatigues  
Marquent clairement que tu brigues  
Surtout le choc des mieux râblés,

Ton regard ficelle et gobeur  
Qui sait se mouiller puis qui mouille  
Où toute la godaille grouille  
Sans reproche, ô non ! mais sans peur,

Toute ta figure — des pieds  
Cambrés vers toutes les étreintes  
Aux traits crépis, aux mèches teintés,  
Par nos longs baisers épiés-

Ravigote les roquentins  
Et les ci-devant jeunes hommes  
Que voilà bientôt que nous sommes,  
Nous électrise en vieux pantins,

Fait de nous de vrais bacheliers  
Empressés auprès de ta croupe  
Humant la chair comme une soupe,  
Prêts à râler sous tes souliers !

Tu nous mets bientôt à quia,  
Mais, patiente avec nos restes,  
Les accommode, mots et gestes,  
En ragoût où de tout il y a.

Et puis quoique mauvaise au fond,  
Tu nous a de ces indulgences !  
Toi, si teigne entre les engeances,  
Tu fais tant que les choses vont.

Tu nous gobe (ou nous le dis)  
Non de te satisfaire, ô goule !  
Mais de nous tenir à la coule  
D'au moins les trucs les plus gentils.

Ces devoirs nous les déchargeons,  
Parce qu'au fond tu nous violes,  
Quitte à te fiche de nos fioles  
Avec de plus jeunes cochons.

Paul Verlaine (1844–1896)